

Jacques Ferron, Madeleine Ferron et Robert Cliche, *Une famille extraordinaire : correspondance 1 : 1946-1960*, édition préparée par Marcel Olscamp et Lucie Joubert, Montréal, Leméac, 2012, 429 p.

François Ouellet

Numéro 34, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023791ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023791ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, F. (2012). Compte rendu de [Jacques Ferron, Madeleine Ferron et Robert Cliche, *Une famille extraordinaire : correspondance 1 : 1946-1960*, édition préparée par Marcel Olscamp et Lucie Joubert, Montréal, Leméac, 2012, 429 p.] *Francophonies d'Amérique*, (34), 204–206. <https://doi.org/10.7202/1023791ar>

En général, le livre est d'accès difficile et ne permet pas toujours de comprendre tout à fait les propos de l'auteur. Combinant le très général et le très particulier, l'ouvrage porte à confusion au point où il devient parfois ardu de déterminer ce que l'auteur essaie de montrer par ses exemples. Il est incontestable que la lecture de *L'État faible* permet d'en apprendre beaucoup sur les faiblesses institutionnelles d'Haïti et de la République dominicaine, bien que les nombreuses nuances apportées aux arguments et la complexité de certains concepts puissent constituer des obstacles à la compréhension de la visée générale de l'ouvrage. Par exemple, le chapitre trois est entièrement consacré à deux biographies sociales d'ouvriers des industries du café et du tabac. Cependant, il est ardu de déterminer ce que Corten a voulu montrer à travers celles-ci. De nombreuses affirmations pourraient indiquer quel objectif poursuivait l'auteur dans ce chapitre. Cependant, aucune ne le fait de manière claire, laissant le lecteur perplexé.

Philippe Michaud-Simard
Université du Québec à Montréal

Jacques Ferron, Madeleine Ferron et Robert Cliche, *Une famille extraordinaire : correspondance 1 : 1946-1960*, édition préparée par Marcel Olscamp et Lucie Joubert, Montréal, Leméac, 2012, 429 p.

Marcel Olscamp, le biographe de Ferron, et Lucie Joubert nous livrent le premier volume de la correspondance entre Jacques Ferron et sa sœur et écrivaine Madeleine Ferron et son beau-frère, l'avocat et homme politique Robert Cliche. L'ensemble regroupe 179 lettres, dont seule une dizaine a été publiée antérieurement. L'édition a été minutieusement et efficacement annotée afin de guider le lecteur dans le dédale familial. En revanche, la lecture ne se fait pas sans heurt, puisque la correspondance est incomplète, des lettres ayant été égarées ou perdues, et que, par ailleurs, il a fallu à Olscamp et Joubert rétablir approximativement la séquence des échanges, les lettres étant la plupart du temps sommairement datées.

Qu'à cela ne tienne, ce livre de lettres se dévore comme un roman (familial). L'ouvrage couvre les années 1946 à 1960, période pendant laquelle les épistoliers ont entre vingt-quatre et trente-neuf ans. Ce sont les années où Jacques Ferron, d'abord médecin en Gaspésie puis à (ou en banlieue de) Montréal, fait ses premières armes littéraires, ici dédiées au théâtre et au conte; déjà il polémique en publiant des lettres ouvertes

dans les journaux. De son côté, Robert Cliche, installé en Beauce avec sa femme, se fait une réputation comme avocat et milite activement au sein du Parti libéral du Québec. Quant à Madeleine Ferron, si elle n'est pas encore l'écrivaine qu'elle deviendra, elle est une véritable associée pour son mari et ne se prive pas d'être en désaccord avec son frère, à qui, avec affection mais lucidité, elle reproche de se comporter comme un grand enfant et dit ses quatre vérités.

Ce sont sans doute les lettres entre le frère et la sœur qui donnent lieu aux échanges les plus substantiels. Entre eux, la relation amicale reste presque toujours tendue, Jacques Ferron apparaissant comme un personnage aux idées bien arrêtées, déjà formé par ce ton ironique, espiègle, facétieux, spirituel, moqueur, sentencieux, qu'on lui connaît comme conteur et romancier. Il peut être aussi d'une méchanceté ironique, un peu crue : « De quoi serais-je fâché? Je n'ai jamais eu à me plaindre de toi. C'est sans doute pour cela qu'on t'oubliera plus vite que les autres. Tu seras à ta place dans la mort comme tu l'auras été dans la vie. Mais je pense quand même que tu seras à ton mieux dans la vieillesse, sèche et sans larmes » (p. 294). La famille est souvent un objet de discorde, aussi bien sur le plan pratique (par exemple, les soucis à la suite de la succession paternelle) que sur le plan intellectuel, Jacques Ferron ayant une forme de rapport à son père que sa sœur considère comme méprisante, cependant que l'écrivain expose une conception filiale des choses qui oblige les descendants à un progrès social et amène le fils à « continuer » le père au lieu de se camper dans l'admiration (posture qui annonce le fameux appendice aux *Confitures de coings*). Pendant cette période, Jacques Ferron fréquente les Automatistes, partage les idées marxistes et milite au sein du Parti social-démocrate. Il écrit cette phrase étonnante : « Si je me donne au PC ce sera avec le but de le rendre révolutionnaire au sens magnifique du mot, d'en élargir la discipline afin qu'il puisse reprendre les prophètes, les fous » (p. 153). En réalité, c'est la vision de son œuvre littéraire à venir qu'il présente ici. Si Madeleine Ferron encourage l'action politique de son mari, elle engage son frère à se concentrer sur la littérature : « Tu en fais inconsciemment comme monsieur Jourdain faisait de la prose, mais ce n'est pas assez. Fais de la littérature, Jacques, ne te gaspille pas ailleurs » (p. 319).

Entre Jacques Ferron et Robert Cliche, les relations sont très fraternelles, même s'ils ont des tempéraments opposés et que les milieux

dans lesquels ils vivent tendent à accentuer des différences d'idées qui, en réalité, ne sont qu'apparentes, comme le pense Cliche. Alors que les échanges des premières années tournent autour de la famille, la question idéologique et le débat d'idées occupent l'essentiel des lettres des années 1950, quoique celles de Cliche se fassent plus rares dans les dernières années. La littérature reste aussi centrale, ne serait-ce que parce que Ferron ne cesse, dans les premières années, de demander avis et conseils à son beau-frère quand il travaille à ses premières pièces. Si Cliche est d'abord mitigé, il prend nettement conscience, avec les années, de la valeur de l'écrivain, l'encourageant dans une vocation littéraire dont il ne doute pas, pas plus que Madeleine d'ailleurs. En janvier 1953, Cliche lui écrira : « Je dois aussi t'écrire parce que je suis ton débiteur, que tu ne m'écris plus, avec raison, et que je voudrais que tu continuasses à me faire parvenir ces lettres qui pour nous étaient comme des "premières" ou des "pré-vernissages" d'œuvres littéraires que nous lisons plus tard ici et là » (p. 235-236). De fait, dans de nombreuses lettres, comme le soulignent d'ailleurs Olscamp et Joubert dans les notes en bas de page, on voit poindre certaines anecdotes qui, plus tard, donneront lieu à telle ou telle scène chez Jacques ou Madeleine Ferron.

L'ouvrage, qui ne forme que le premier volume de cette correspondance, s'ajoute donc aux échanges épistolaires plus récemment publiés entre Jacques Ferron et, respectivement, Victor-Lévy Beaulieu (aux Éditions Trois-Pistoles en 2005), Pierre Baillargeon (chez Lanctôt éditeur en 2004) et André Major (chez Lanctôt éditeur en 2004), sans compter l'ouvrage qui regroupe les lettres de l'écrivain à ses sœurs (chez le même éditeur en 1998). C'est une pierre de plus à l'édification d'une œuvre absolument majeure de la littérature québécoise, et dont les nombreux travaux qu'elle a générés depuis une vingtaine d'années ne cessent de redire l'actualité.

François Ouellet
Université du Québec à Chicoutimi

Stéphanie Tésio, *Histoire de la pharmacie en France et en Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 362 p.

Ce livre, issu d'une thèse de doctorat, est à certains égards fascinant. Si les monographies sur l'histoire de la médecine sont fort nombreuses, il